

Flânerie autour de Jacques Gaulme*

En avant propos du parcours que nous allons accomplir sur les pas de Jacques Gaulme, je voudrais m'attarder un instant sur ce qu'on nomme depuis longtemps l'amitié ; mais dont l'usage tend à se raréfier.

Cinq vers de La Fontaine pour le définir :
« Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche nos besoins au fond de notre cœur ;
Il nous épargne la pudeur de les découvrir nous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ceux qu'il aime »

L'auteur de tant de fables inoubliables montra qu'il était fidèle à ses écrits en proclamant son amitié pour Fouquet lorsque celui-ci tomba en disgrâce! Ce n'est pas l'usage ordinaire!

Voilà quelques semaines nous écoutons non sans émotion, chanté par un compositeur inspiré l'admirable poème de Martine Andrivon : « C'était mon seul ami, mon véritable ami ! » Comme sous la plume de La Fontaine et de Martine Andrivon l'adjectif « véritable » prend de l'importance !

Cette introduction ne sera pas inutile, si elle vous permet de comprendre quels amis, quels véritables amis nous étions, Jacques et moi ! La chaleur d'une conversation, l'euphorie d'un moment, le hasard des rencontres, une joie collective, l'intérêt masqué par un sourire peuvent donner à croire en une amitié sincère et durable ; mais heureux êtes vous si vous avez besoin de tous vos doigts pour compter le nombre de vos vrais amis.

Le sentiment que j'exprime ici ne peut s'exercer que dans la lenteur. Or, Jacques Gaulme avait pour cela des qualités peu communes. Elles étaient celles d'un sage paysan qui ne manquait pas de me rendre visite quand les circonstances me permettaient de passer le week-end dans ma retraite du Loir-et-Cher. Celui-ci se sentait d'autant plus à son aise que c'est lui qui l'habitait avant de me la vendre. Il s'asseyait devant la longue table, me laissait, sans un geste, ni un mot, remplir son verre d'un sournois rosé de la petite Beauce, en buvait une gorgée, se lissait les moustaches, et ces préliminaires accomplis, questionnait d'une voix modulée par des siècles d'humour agricole : « Alors sont-y toujours contents d'eux ces paltoquets qui nous gouvernent ? »

Ses gestes, sa retenue dans le langage, son air parfois absent ne pouvait que me rappeler Jacques circulant autour de ses élèves dans la salle réservée aux cours de peinture au Palais Bourbon.

De temps en temps il émettait une sorte de grognement - le terme n'est pas le plus exact ; mais je n'en trouve pas d'autre -, dont seule une oreille attentive savait distinguer si sa nature signifiait l'approbation ou le dénigrement. Il lui arrivait aussi de prononcer un éloge nuancé suivi, après un silence, d'un : « mais là...mais là... vous pourriez sans doute... a moins que... sous un autre angle... » Il se reculait de quelque pas, inclinait la tête de diverses façons, puis, revenant à son élève, disait sans grande conviction : « Vous devez avoir raison » L'élève savait alors qu'il lui fallait retoucher sa toile !

La vérité m'impose de vous dire que ses élèves du Palais-Bourbon étaient des adultes confirmés, la plupart chargés de diplômes, et, se considérant à juste titre, d'ailleurs, comme l'élite du personnel de l'Assemblée Nationale.

Certains d'entre eux n'hésitaient pas à manifester leur dédain pour les huissiers, fussent-ils porteurs de chaînes. En dépit de notre amitié, Jacques n'a jamais voulu me révéler par quel sortilège il parvenait à dominer des caractères aussi affirmés, émanant de personnages qui l'appelaient maître sans la moindre affection.

L'hypothèse la plus vraisemblable est qu'il se dégageait de lui un irrésistible pouvoir d'attraction que j'ai maintes fois constaté.

Quand il estima que ses élèves avaient accompli suffisamment de progrès Jacques me suggéra, s'armant de précautions d'un démineur d'engins dangereux, d'organiser une exposition de peinture dans l'enceinte du Palais-Bourbon. Pas dans la salle des séances, bien sûr. Mais où ? Les greniers étaient encombrés ; les sous-sols, prévus pour d'éventuels bombardements, abritaient quelques tables de ping-pong. En avançant un peu, il y avait bien à droite et à gauche, un espace assez important pour y présenter des tableaux. Restait à convaincre les autorités, nombreuses en l'occurrence. Je me heurtai à une montagne d'objections : « Les sous-sols de l'Assemblée ne sont pas une galerie ! » Cela ne s'est

jamais fait » ; « Qu'en dirait la presse ? » ; « Qu'en penseront les parlementaires ? ». J'allais désespérer ; Jacques boudait, lorsque je reçus le renfort de l'architecte et de plusieurs députés qui pratiquaient eux-mêmes la peinture. J'entendis d'innombrables recommandations avant d'obtenir le feu vert. Les autorités nous firent l'honneur de leur présence ; la curiosité gonfla la foule ; la presse témoigna d'une discrétion à peine teintée d'humour. Chacun eut sa part de compliments et Jacques cessa de bouder.

Aujourd'hui, le salon de l'Assemblée Nationale est devenu une sorte d'événement mondain qui rivalise avec d'heureuses initiatives du Palais du Luxembourg. Jacques Gaulme et moi nous avons été le mince filet d'eau qui coule du Mont Gerbier de Jonc. La Loire, née de sa source, est déjà parvenue jusque dans son large estuaire.

C'est devenu pour moi une habitude, probablement fâcheuse, d'entamer un récit par le milieu ou par la fin. Peut-être veux-je inconsciemment mettre ses acteurs en situation pour qu'ils aient, dès le début, assez de substance pour vous intéresser. Autorisez moi donc à revenir en arrière.

En cette matinée de mai, la maison que j'habite près des casernes de Montluçon se met à vibrer ; un lustre se décroche du plafond ; des bruits sourds envahissent l'atmosphère ; la panique s'empare des esprits ; je ne chercherai plus où se trouvent les Allemands : ils sont à nos portes. Alors grandit rapidement en nous cette terrible question : « quelle est ma partition dans cette tragédie wagnérienne ? ». Il se fonde dans la zone non occupée des associations culturelles tant il est vrai que la Culture est un refuge pendant la guerre, un alibi durant la paix. Je me risque donc à fonder une association culturelle avec le concours de quelques lycéens, comme moi rendus à l'oisiveté, et d'un altiste qui deviendra, les combats terminés, professeur de musique dans la ville d'André Messager. Parmi les sculpteurs, les peintres, les potiers, aucun candidat. Ont-ils pris tous ensemble le chemin de la Bretagne ou de l'Espagne ? Se présente enfin un visiteur difficile à décrire, plus bavard par l'apparence et l'attitude que par le verbe, posant des questions précises à intervalles réguliers avant de se retirer à reculons comme s'il craignait d'avoir dérangé. Contre toute attente, Jacques Gaulme - il s'agit de lui - revint dans la chambre mansardée qui nous servait de siège social. Il portait sous le bras un carton à dessin qu'il ouvrit sur le seul meuble disponible avec ce commentaire : « Vous m'aviez confié des poèmes ; l'un d'eux m'a plu ; je l'ai donc illustré (en réalité, il avait peint, en grandes dimensions, un tableau que je trouvais admirable et qui l'était vraiment). J'ai demandé à M. Marsallon, - qui tenait une très luxueuse boutique du boulevard de Courtais- de présenter notre oeuvre dans une partie de sa vitrine. Il m'a donné son accord ; il ne me manque plus que le vôtre ». « Notre oeuvre », vous pensez bien que ces mots m'avaient enchanté, par ce qu'ils contenaient de flatteur et d'amical. Mon accord, je le donnai sur le champs, trop fier de voir affichés mes écrits auprès d'une peinture aussi prestigieuse.

Le quotidien principal de Montluçon, à cette époque d'un curieux armistice, n'était pas la Montagne, mais Centre-matin, où ma mère travaillait. Le jugement de son chroniqueur artistique était fortement influencé par les pourboires reçus et les apéritifs clandestinement partagés. Mal informés de ces exigences en liquide, dans tous les sens du terme, Jacques et moi fûmes punis de notre ignorance par le plus féroce éreintement qui se puisse concevoir. La critique sévère se montre beaucoup plus attractive que le compliment mesuré. La foule se précipita pour s'effrayer des horreurs qu'on lui annonçait et se retira déçue que celle-là ne soit pas aussi horrible qu'elle l'avait lu.

Je vivais encore dans l'ère de la timidité ; la déception ne me poussait qu'au découragement. Jacques n'était pas déçu : il était indigné ! Il se rendit au journal faire connaître son sentiment au rédacteur en chef qui consentit à publier un article dont les éloges dithyrambiques ôtaient toute crédibilité à l'analyse.

L'épreuve m'avait appris à mieux cerner Jacques dans sa profondeur : pas un orateur, mais un chercheur de mots justes ; pas un vaniteux, mais un artiste conscient de ses possibilités, déjà revenu de ses illusions sur l'humanité, mais vouant son respect à l'homme qu'il aurait choisi pour ami. La diversité de ses oeuvres, de ses sources d'inspiration montre à quel point il entretenait une curiosité universelle, sans nuire à l'unité de sa philosophie dont le contre-point se perdait dans la dérision. Ses lunettes de cabinet, ses unijambistes, ses chaises dépaillées ne sont pas une peinture gratuite ; elles sont, à mon avis, le renoncement de l'artiste à comprendre le monde et à s'insérer dans une société à laquelle il sait parfaitement qu'il n'appartendra jamais.

En cela, il était à la fois Dürer et Goya.

A notre grande surprise nous avons constitué un groupe assez important de créateurs et de désœuvrés. Je regrette de n'avoir pas conservé les comptes rendus de nos réunions : vous auriez mesuré combien un ensemble de jeunes gens assez éloignés de l'autisme peut l'être aussi des événements dont il est le contemporain ! Vous auriez cru que le père Ubu, Kafka et les surréalistes fréquentaient notre cénacle. Dans le droit fil de notre inconscience nous montâmes au théâtre municipal de Montluçon la pièce d'Alfred de Musset « Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée » Les spectateurs s'amusèrent beaucoup des négligences de l'interprétation et des faiblesses de la mise en scène.

Une petite partie du public apprécia les décors de Jacques Gaulme auxquels nul reproche majeur ne pouvait être adressé : témoignage poussé à l'évidence que le ridicule, s'il ne tue pas, passionne bien plus qu'une œuvre réalisée avec sérieux et compétence. Dans l'aventure je perdis mes longs cheveux frisés, car, pour jouer dans une troupe aussi hétéroclite, la jeune première avait exigé que je me conforme à une coiffure plus traditionnelle. Samson et Dalida en quelque sorte ! Mes cheveux reprirent la taille que je désirais mais ne bouclèrent plus jamais.

Notre élan n'en fut pas pour autant affecté ; nous décidâmes de publier une revue et apportâmes le plus grand soin à composer sa maquette. L'un d'entre nous se chargea de démarcher les commerçants du boulevard et de la rue de la République pour assurer le financement de l'impression.

Contrairement à nos craintes, ceux-là se montrèrent d'une générosité admirable. Ne vivions nous pas dans des temps exceptionnels ! Restait à obtenir l'autorisation de paraître que nous adressâmes au gouvernement installé à Vichy par des intermédiaires pleins de bonne volonté et riches de relations. La réponse nous parvint rapidement : « D'accord, si vous acceptez de réserver trois pages aux communiqués de l'Etat français ! »

Deux ou trois de nos membres auraient accepté. Nous tentâmes de négocier. Des « facilités » nous seraient faites. L'impression des communiqués nous serait payée. Las de tourner en rond et de nous heurter à une exigence inacceptable, nous décidâmes de dissoudre notre association. Chacun allait se charger de son propre sort, descendre brutalement sur terre et tenter de survivre. « Nos adieux de Fontainebleau » eurent pour cadre une mansarde ; mais, en observant l'émotion et la solennité, nous commencions à percevoir que le destin nous tenait prisonnier de ses ficelles, sinon que nous étions engagés dans un tunnel dont la sortie demeurerait invisible.

Jacqueline, mon épouse, et moi primes le chemin du Sud où nous rencontrâmes incidemment Pierre Seghers, Louis Aragon et la grande poétesse anglaise, Evelyne Couchman, que sa mère venait de déshériter pour avoir quitté le château familial et préféré le climat de Menton à celui de la guerre.

Le quartier Montparnasse, qui n'est pas encore surveillé par la haute tour qui le défigure aujourd'hui ; mais déjà devenu un haut lieu culturel ; la gare Montparnasse, qui vomit son flot continu de voyageurs pressés, où il est inconcevable d'être quelqu'un qu'on distingue au milieu du troupeau. Et pourtant quelqu'un écrase les pieds de Jacqueline, qui se rebiffe :

- Vous ne pourriez pas... Quoi ! C'est vous ? Vous êtes bien Jacques Gaulme ?
- Je suis le Jacques Gaulme d'après-guerre, dit l'interpellé qui n'a pas l'habitude d'exprimer sa surprise par des interjections ; mais par un sourire réprimé, annonciateur d'une phrase sobre capable de résumer brièvement une situation inattendue.

Le Jacques Gaulme d'après-guerre ! c'est ainsi qu'on efface, telle une formule algébrique au tableau noir, des années d'horreur, d'angoisse et de misère et ce temps perdu par l'humanité qu'on nomme la guerre !

- C'est bien vous, Jacqueline Varennes ? Je ne vois pas pourquoi je vous le demande, vous n'avez pas changé.

Mais si, que Jacqueline a changé, que nous avons tous changé ; on ne survit pas à l'aventure d'une guerre épouvantable, à un cataclysme encore inégalé sans se remettre en cause et sans que le regard ne trahisse un pareil bouleversement.

Ce matin –là Jacques Gaulme est pressé. Il donne rapidement son adresse. Mon épouse lui crie la nôtre, essayant de dominer la rumeur de la foule. Elle ne se berce pas d'une vaine espérance : elle aura rencontré un fantôme, elle aura rêvé qu'il se nommait Gaulme. Le rêve, lorsqu'il s'allie au passé, se

plait à nous dérouter de la sorte. Je suis persuadé que Jacqueline a raison, voire que, mal réveillée, elle a cru lui parler.

Elle pense lui avoir appris que, par concours et par chance, nous étions entrés dans les services de l'Assemblée Nationale. Peu de temps après cette rencontre, Jacques entra dans mon bureau, narguant notre pessimisme ; mais nous rassurant quant à nos facultés mentales.

Après une longue séparation, c'est comme on a des choses à se raconter ; mais, comme, au lieu d'aller à l'essentiel, on se noie dans des détails les plus insignifiants. C'était mon défaut ; ce n'était pas celui de Jacques. Pourtant nous réussîmes sans tarder à redevenir l'un pour l'autre de véritables amis.

Sa nomination comme professeur de décors, rue Ballu, dans un organisme officiel, dissipa les craintes qu'ils avaient nourries à propos de son avenir. En raison de la qualité de ses élèves, les cours de peinture qu'il assumait au Palais-Bourbon fortifiaient sa propre confiance. S'ensuivit sa grande période vichyssoise où les noms de Cognat-Lyonne, des Arts bourbonnais, de l'Académie du Vernet revenaient souvent dans la conversation. Dans cette agitation artistique et culturelle s'insère l'épisode de « La bohème au demi-siècle ». Marie-Françoise Béal ne m'en voudra pas, je l'espère, de préfacer mon exposé par l'historique des tribulations du roman de Jacques Gaulme.

De même que j'ai créé la Forêt des Mille Poètes sans prévoir que cette création me condamnait aux travaux forcés à perpétuité, de même en proposant à l'auteur de « La Forêt normande » et d'une « Vie de Beethoven », de fonder un Prix littéraire à son nom -Edouard Herriot -, ne me doutais-je pas dans quel guêpier j'étais tomber, au grand ravissement de ceux qui, dans l'association du personnel que je présidais, avait combattu mon initiative. L'enfer, dit-on, est pavé de bonne intentions. Le prix Edouard Herriot récompensait des manuscrits de roman destinés à être publiés par les Maisons d'édition les plus réputées. Ils le furent. Il arriva que Jacques me confia son attention de concourir à ce Prix dont l'audience croissait d'année en année. Le jury était composé de membres reconnus comme de « hautes personnalités », donc peu influençables par définition. « La bohème au demi-siècle » - je peux l'affirmer- séduisit une partie de cet aréopage par ses seules vertus. Il y avait un peu plus de cent ans qu'Henry Murger avait écrit et décrit « les scènes de la vie bohème », un peu plus d'un demi-siècle que Puccini les avaient mises en musique.

Les chances de l'emporter se précisant, j'eus quelques entretiens susceptibles de rallier les hésitants ; mais une truite anéantit « nos efforts ». Elle s'appelait «Trutta Fario ». C'était aussi le titre de l'ouvrage d'un candidat, qui racontait les pérégrinations d'un poisson habitué aux rivières méridionales.

Ce candidat avait d'excellentes relations avec André Chamson, membre de l'Académie française ; mais aussi du jury du Prix Edouard Herriot. Ses interventions eurent plus de poids que les miennes. Comme l'expérimentait l'actuel Maire de Paris, défait par l'Angleterre pour l'attribution des Jeux Olympiques de 2012, il n'éprouva aucun scrupule à franchir la ligne jaune ! Il manqua une voix à Jacques Gaulme pour être le lauréat de cette joute littéraire ! Cependant il n'eut de cesse de faire publier son livre aux Editions latines que dirigeait un certain « Sorlot ». Sa hâte fut-elle maléfique ? La majeure partie des exemplaires sortit des presses, à l'exemple des cartes à jouer, la tête en l'air, la tête en bas, ce qui n'empêcha pas « La bohème au demi-siècle » de recevoir, à juste titre, le Prix fort apprécié de l'Académie du Vernet.

Jacques et moi ne vécûmes pas ces péripéties sans dommages pour notre amitié ; mais les fondements étant solides, elle retrouva vite le chemin de la sérénité.

Je ne saurais achever cette flânerie sans adresser à son épouse, Hélène Beaudon-Gaulme, l'hommage qu'elle mérite. La minutie et l'immense talent que révèlent ses dessins et ses gravures ne doivent pas se placer au second rang dans l'admiration que nous portons à ce couple exceptionnel qu'elle forma avec Jacques.

Sa sensibilité exacerbée - c'est ainsi que je la ressens - ne lui assura pas - je le suppose - une vie sans tempêtes - fussent - elles intérieures. Elle nous aide aujourd'hui à nous mieux souvenir d'elle.

« Vous voilà passée au delà du miroir, écrivait Jacqueline Varennes, mon épouse, dans une conférence rédigée ; mais jamais prononcée, de ce miroir où tous nous nous retrouverons un jour et je viens maintenant, en souvenir de nos rencontres amicales et quasi quotidiennes vous dire un grand merci pour les leçons de dessin que vous m'avez données... »

Nul ne meurt tant que son souvenir hante la mémoire individuelle ou collective. Hélène aimait la Seine, Jacques l'Aumance. Que l'eau qui coule favorise le long voyage pour lequel ils se sont

embarqués et où nous les rejoindrons dans le silence des œuvres d'art qui nous parlent mieux que les phrases embrumées de grammaire.

René VARENNES

*Le texte a été établi grâce à l'efficace collaboration de Charles Mazoyer